



GIONO
AU CINÉMA



HISTOIRES
DE
CINÉMA



CINÉMAS DU SUD & TILT

GIONO ET LE CINÉMA



2



3



4

Le cinéma n'a jamais boudé la littérature française. De Jules Vernes au polar, l'art des images en mouvement ne fait pas mystère de ses emprunts, et ce depuis George Méliès. L'inverse, en revanche, est plus contestable. Parmi les écrivains français du 20^e siècle, rares sont ceux à porter le Septième Art dans leur cœur. L'opinion de Céline, dans ses Entretiens avec le Professeur Y, reflète assez bien l'estime que lui porte le monde des lettres : « (...) l'émotion ne peut être captée et transcrite qu'à travers le langage parlé... le cinéma y arrive pas !... il a que l'émotion en toc !... il capte pas les ondes émotives... il est infirme de l'émotion... monstre infirme ! ». Jean Giono, qui était de la même génération que Céline (celle du cinéma, venu au monde comme eux au milieu des années 1890), n'aurait pas désapprouvé ces propos. Cela ne l'empêchera pas de s'y intéresser de près, au point d'écrire de nombreux scénarios, de produire ses récits portés par d'autres pour l'écran, et même de réaliser un long métrage à succès, *Crésus*, en 1961. Ce n'est pas Céline qui pourrait en dire autant, ni grand-monde d'ailleurs, tant les belles lettres gardaient leurs distances. À raison peut-être, au vu du bilan mitigé de la relation entre Giono et cette machinerie si différente de l'écriture, que lui-même qualifia, après l'énième avortement d'un de ses projets, de « contraignante et compliquée ». Si bien que, pour les spécialistes, le cinéma sera considéré comme une dispersion négligeable dans l'œuvre de Giono, un petit versant dispensable en regard de l'ensemble. L'histoire, pourtant, retiendra bien quelque-chose de cette rencontre : une idée, amenée à dépasser Giono et le cinéma tout en les sublimant l'un et l'autre.

LES ANNÉES PAGNOL

Tout commence au début des années 1930, quand le cinéma toque à la porte de Giono. Marcel Pagnol, auteur provençal déjà converti au septième art, porte quatre de ses histoires à l'écran : *Jofroi*, *Angèle*, *Regain* (1) et *La Femme du boulanger*. En salle, le succès est au rendez-vous, toutefois dans une moindre mesure que *César* ou *Le Schpountz*, d'autres films du natif d'Aubagne dont le public apprécie l'humour et la vivacité. Les scénarios

adaptés de Giono sont jugés plus laborieux, plus ampoulés, moins efficaces. À la sortie de *Regain*, en 1937, une partie de la presse épingle ainsi les boursoufflures du style, une tendance à l'amphigouri attribuée au texte d'origine, jugé moins ciné-compatible que les scripts écrits par Pagnol. Loin de se vexer, Giono partage cet avis. Sauf qu'à ses yeux, ce sont moins ses textes qui ne sont pas faits pour le cinéma, que le cinéma qui ne mérite pas encore de transposer son art. En effet, le cinéma rend la métaphore impossible, son photoréalisme limite l'expression de l'imaginaire. À l'image, nulle sublimation possible des apparences pour cet écrivain que le réel embarrasse : « La Provence dont j'ai parlé est une Provence imaginaire. Elle ne coïncide jamais avec la réalité telle qu'on peut la voir sur une photographie ou une carte de géographie. Si je suis écrivain, homme de lettres, j'invente tout. » En 1941, il consacre quelques pages au cinématographe dans *Triomphe de la vie*. Il dit rêver d'un art à l'opposé du « réalisme quotidien » de Pagnol, d'un cinéma « magique » formellement audacieux, qui serait l'égal de l'écriture, de la peinture et de la musique dans son aptitude à révéler « la très puissante tragédie de l'âme des choses ».

DU RÊVE DE GLOIRE À LA GLOIRE SANS RÊVE

En 1942, il développe l'adaptation du *Chant du monde* à la demande d'un producteur américain. C'est l'occasion pour lui d'imaginer la forme de ce cinéma nouveau, qui enchanterait le réel comme le peut l'écriture quand son langage se soumet à la vision d'un auteur. Giono imagine alors deux régimes d'images : l'un dit « traditionnel », pour raconter « le fond de l'histoire », l'autre qu'il nomme « anarchique », pour « entrer dans le vif du sujet » au moyen d'une caméra « volante, si possible portée à la main ». Il n'y a qu'un pas, de ces idées-là à celles que défendront les jeunes turcs de la Nouvelle Vague quelques années plus tard, au moment de faire entrer le cinéma dans la modernité. Un pas que l'écrivain, hélas, ne franchira jamais. Barré par la seconde guerre mondiale, *Le Chant du monde* est avorté, jetant aux oubliettes les rêves de cinéma expérimental de Giono.

Vingt ans plus tard, la sortie de *Crésus* consacre l'abandon des préoccupations formelles d'un auteur pour qui l'autonomie du cinéma en tant qu'art n'est plus qu'une illusion. Giono ne cherche plus à décrire mais à raconter, revenant en définitive aux préceptes de Pagnol. Porté par Fernandel et de savoureux monologues, le film obtient un franc succès en salles et conforte son réalisateur dans la certitude que le cinéma n'est qu'une affaire de bonnes histoires. Pourtant, d'autres adaptations comme *L'Eau Vive* de François Villiers (1958) et *Un Roi sans divertissement* de François Leterrier (1963), que Giono supervisa de près, laissent entrevoir ce qu'auraient donné ses trouvailles. Au générique du premier, l'écrivain prend la parole en voix off pour comparer, dans un registre lyrique, l'impétuosité de la Durance et d'une jeune femme, toutes deux convoitées pour leur richesse. À l'ouverture du second transparaît cette fois-ci l'inspiration picturale de Giono, en particulier ses emprunts à Bruegel. (2) Dans un paysage enneigé et brumeux, on y voit un sombre cavalier s'approcher de nous comme s'il émergeait du fond d'une page blanche. En marge, timidement, ces deux films accusent les résidus d'un art poétique que l'écrivain n'aura jamais pu déployer de son vivant.

FAIRE RAYONNER GIONO

La relation de Giono et du cinéma, heureusement, survivra à sa disparition. En 1995 sort *Le Hussard sur le toit* (3) de Jean-Paul Rappeneau, projet maintes fois envisagé par l'auteur de Manosque, sans succès. En résulte un film d'aventure, de facture classique, à première vue très éloigné de la virtuosité narrative du roman et notamment de cette façon dont Giono faisait papillonner le point de vue, que semblaient se partager la faune, la flore, les personnages et le virus du choléra sans qu'aucun regard ne l'emporte hiérarchiquement sur les autres. Mais si l'on y prête attention, la mise en scène de Rappeneau respecte l'esprit de l'oeuvre originale bien plus qu'il n'y paraît. Au point d'orgue du film, quand le Hussard tente de ranimer Pauline, la jeune femme qu'il escorte jusqu'à Gap et dont le corps s'agite ici sous les effets du choléra, le réalisateur

raconte la scène deux fois simultanément. D'abord conventionnellement, par le jeu des personnages. Puis, dans un second temps, par le motif du feu, qui d'un chandelier dont les flammes s'éteignent en même temps que la jeune femme, au brasier en passant par les braises expirantes de ce même feu suggérant l'exténuation d'Angelo et de la maladie dans l'organisme de Pauline, aura subtilement métaphorisé le partage d'énergie d'un corps à l'autre dans le pur style de Giono. Soit l'exemple d'un film qui serait avant tout une bonne histoire, mais semée de signes qui lui font comme une doublure poétique. *Le Hussard sur le toit* mériterait le prix du meilleur film adapté de Giono si, quelques années plus tôt, un court métrage d'une trentaine de minutes n'avait pas déjà touché l'idéal.

Car *L'homme qui plantait des arbres* de Frédéric Back (1987) ne met pas seulement en image l'un de ses récits mais aussi les rêves que l'écrivain avait eu pour le cinéma, épousant un regard dans les choses et non pas dessus, hissant le cinéma à la hauteur des autres arts, au sein d'un seul et même petit film... d'animation. (4)

Voici, à l'évidence, à quoi menait son voeu de transfiguration des apparences : à un film qui serait comme de la peinture en mouvement, au croisement de l'impressionnisme, de Sempé et des esquisses de Léonard. C'est la conclusion qu'avait tiré l'illustrateur Frédéric Back, après la lecture de cette nouvelle contant l'histoire inventée d'Elzéar Bouffier, éleveur solitaire sauvant son pays de la désolation en replantant des arbres. Une histoire amenée à remporter un Oscar, à être appréciée de millions de spectateurs dont beaucoup d'enfants, et à semer l'un des tous premiers messages écologiques à rayonnement mondial. Alors que le cinéma s'était dérobé à la compréhension de son talent, c'est bien le septième art qui diffusera le mieux la philosophie de l'écrivain. Cette idée, centrale dans son oeuvre, que l'homme est tout sauf le centre du monde, au mieux un être remarquable dans un ordre naturel qui lui sera toujours supérieur.

Adrien Dénouette

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

1933 : *Jofroi* de Marcel Pagnol, d'après la nouvelle de Jean Giono

1934 : *Angèle* de Marcel Pagnol

d'après le roman *Un des Baumugnes* de Jean Giono

1937 : *Regain* de Marcel Pagnol, d'après le roman de Jean Giono

1938 : *La Femme du boulanger* de Marcel Pagnol

d'après le roman *Jean le bleu* de Jean Giono

1958 : *L'Eau Vive* de François Villiers, sur un scénario original de Jean Giono

1961 : *Crésus* de Jean Giono, écrit et produit par lui-même

1963 : *Un roi sans divertissement* de François Leterrier

écrit d'après son propre roman, produit et supervisé par Jean Giono

1987 : *L'Homme qui plantait des arbres* de Frédéric Back

d'après la nouvelle de Jean Giono

1995 : *Le Hussard sur le toit* de Jean-Paul Rappeneau

d'après le roman de Jean Giono

2001 : *Les Âmes fortes* de Raoul Ruiz, d'après le roman de Jean Giono

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres cinématographiques de Jean Giono, tome I (1938-1959)

textes réunis et présentés par Jacques Meny

1980, éditions Cahiers du cinéma / Gallimard

Jean Giono et le cinéma de Jacques Meny

1996, éditions Ramsay

SEANCES
SPECIALES

L'AGENDA DES RENCONTRES CINÉMA DANS LE SUD
seances-speciales.fr



EN SALLES

UN CYCLE DE TROIS FILMS

L'Homme qui plantait des arbres, *Le Hussard sur le toit*, *Regain*

À RETROUVER DANS LES SALLES

Aix-en-Provence (Institut de l'Image) - Beaulieu-sur-Mer (Le Cinéma)

Berre l'Étang (Ciné89) - Chateaufort (Le Rex) - Cotignac (Cinéma Marcel Pagnol)

Cucuron (Cigalon) - Fos-sur-Mer (L'Odysée) - Fréjus (Le Vox) - Gap (Le Club)

Grans (Cinéma Robert Hossein) - La Ciotat (L'Eden) - Lagneux (Le Phénix)

Marseille (MUCEM et Alhambra) - Martigues (Cinéma Jean Renoir)

Montauroux (Maison Pour Tous) - Port-de-Bouc (Le Méliès)

Port-Saint-Louis-du-Rhône (Espace Gérard Philipe)

cinémas
du sud
& tilt

04 91 91 07 99

www.seances-speciales.fr

